



HAL
open science

Les sarcophages mérovingiens : étude iconographique

Anne Flammin

► **To cite this version:**

Anne Flammin. Les sarcophages mérovingiens : étude iconographique. 30 ans de découvertes archéologiques à Béruges (Vienne), 2008, p. 207-221. halshs-01283620

HAL Id: halshs-01283620

<https://shs.hal.science/halshs-01283620>

Submitted on 22 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

30 ANS DE DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES À BÉRUGES (86)

Isabelle BERTRAND (coord.)

Jean-Pierre CHABANNE, Sabine VIDONNE-LEBRUN



CAHIER N° 36
Association Les
Amis de Béruges

**30 ANS DE DÉCOUVERTES
ARCHÉOLOGIQUES À BÉRUGES (86)
De la Protohistoire au début du Moyen Âge**

Isabelle BERTRAND (coordination scientifique)

Jean-Pierre CHABANNE
Sabine VIDONNE-LEBRUN

avec la collaboration de

Claudine ALLAG, Valérie AUDÉ, Eric BAYEN, François BLANCHET, Anne COLIN, Frédérique DUBREUIL, Anne FLAMMIN, Claudine MAGISTER-VERNOU, Christophe MAITAY, Jean-Pierre PAUTREAU, Philippe RAULT, Marie-Reine SIRE, Graziella TENDRON, Christian VERNOU

LES SARCOPHAGES MÉROVINGIENS

ÉTUDE ICONOGRAPHIQUE

À l'époque mérovingienne, dans le bourg de Béruges, une grande nécropole s'étendait à l'emplacement de la place, sous la mairie et autour de l'ancienne église romane. À la fin du XIX^e siècle, le général Martineau, auteur d'un rapport sur les découvertes archéologiques de ce village, signale en effet la présence de nombreuses sépultures autour de la place actuelle ⁽¹⁾, encore occupée par un cimetière figurant sur le cadastre de 1830. En mai 1987, lors des travaux de renforcement des canalisations d'eau, deux sarcophages mérovingiens ont été mis au jour au nord de la place (Lebrun 1989c). En mai de l'année suivante, une autre tranchée, devant la mairie, a permis aux membres de la Société des Amis de Béruges de relever quatre niveaux de sépultures mérovingiennes sans sarcophage. En octobre 1996 enfin, au cours de nouveaux travaux effectués sur la place, des sarcophages ont été exhumés. À cette occasion, un suivi archéologique a été mené par le Service Régional de l'Archéologie du Poitou-Charentes (Prysmicki 1996). Les sarcophages se trouvaient juste à proximité de l'ancienne église romane, sous le chemin départemental débouchant dans l'angle nord-est de l'actuelle place. Ils ont été déposés au musée archéologique de la Société des Amis de Béruges.

Les sarcophages découverts à Béruges sont en calcaire et affectent un plan trapézoïdal, caractéristique de la période mérovingienne. Ils se composent d'une cuve et d'un couvercle quasiment plat. Si beaucoup d'entre eux ne comportent pas de décor, quelques-uns offrent néanmoins, sur le couvercle, "une croix à trois traverses", également appelée "à bandes transversales", typique de la production poitevine de sarcophages mérovingiens entre le VI^e et le milieu du VIII^e siècle (fig. 142). Produit exclusivement en Poitou-Charentes, ce type de sarcophages a été diffusé de l'océan Atlantique jusqu'au département de l'Indre, parfois plus loin comme en témoigne la découverte de sept d'entre eux à Nantes, dans la chapelle Saint-André, à Chinon ou à Tours ⁽²⁾. L'origine de ce décor n'est aujourd'hui plus contestée : il s'agit de l'imitation de la figuration schématique des acrotères des tombeaux gallo-romains largement diffusés dans les nécropoles des Alysamps d'Arles ou à Saint-Victor de Marseille par exemple ⁽³⁾. Dans notre région, l'exemple le plus significatif est le couvercle de sarcophage en marbre, dit de sainte Abre, conservé dans l'église Saint-Hilaire de Poitiers (fig. 143). Taillé en forme de toit avec des imbrices terminés en antéfixes, il appartiendrait au Ve siècle (Flammin 1999, p. 62).

Sur la bande transversale supérieure de l'un des couvercles de sarcophages de Béruges découvert en 1996 et conservé au musée archéologique du village, une croix aux bras évasés a été profondément gravée (fig. 142). Ce motif, à la signification chrétienne évidente, figure au même emplacement sur d'autres sarcophages mérovingiens conservés dans le musée



Fig. 143 – Couvercle de sarcophage dit de "sainte Abre". Poitiers, église Saint-Hilaire (Cliché : A. Flammin).

Fig. 142 – Couvercle de sarcophage de Béruges. Béruges (Vienne), musée archéologique (Cliché : A. Flammin).

lapidaire de la Société des Antiquaires de l'Ouest à Poitiers. La cuve associée à ce couvercle comporte un évidement céphalique de 4 cm d'épaisseur et des sillons fins qui sont la marque de l'utilisation d'une pointe par le tailleur de pierre.

Mais les découvertes les plus intéressantes dans le cimetière de Béruges sont deux sarcophages ornés de façon particulièrement riche. Rares sont les nécropoles en Poitou en effet, excepté celle d'Antigny dans la Vienne, à avoir livré des sarcophages avec une iconographie aussi intéressante que celle-ci.

Le premier couvercle de sarcophage orné a été exhumé, à la fin du XIXe siècle, dans les fondations de l'église romane de Béruges que l'on démolissait pour en rebâtir une autre sur un nouvel emplacement (fig. 144)⁽⁴⁾. L'abbé Lamoureux, curé de Béruges, fit don de ce couvercle à la Société des Antiquaires de l'Ouest en 1883. Il a rejoint, l'année suivante, le

musée lapidaire à l'intérieur du baptistère de Poitiers où il est toujours conservé sous le n° 53. Un moulage de ce couvercle est présenté au musée archéologique de Béruges.

C. de La Croix fut le premier à donner une description de ce couvercle dans son étude sur les "*Cimetières et les sarcophages mérovingiens du Poitou*"⁽⁵⁾. Comme les autres sarcophages, il l'attribue au VIe ou au VIIe siècle. En 1892, E. Le Blant, étudiant l'inscription de ce couvercle, indique que la forme des caractères peut appartenir au VIIe siècle (Le Blant 1892, p. 274-275). En 1977, E. James mène une étude approfondie sur le décor des sarcophages poitevins (James 1977, p. 68-92). Il place ce dernier dans le groupe le plus élaboré, le IV, caractérisé par une bordure végétale. Ce sarcophage correspondrait, selon lui, à la première phase de production d'un artiste venu d'Égypte copte, à la fin du VIe siècle ou au VIIe siècle, conservant le trait poitevin (les bandes transversales) pour ensuite s'en affranchir en créant,



Fig. 144 – Couvercle de sarcophage n° 53 de Béruges. Poitiers, musée lapidaire du baptistère Saint-Jean (Cliché : C. Vignaud, Musées de la ville de Poitiers).

à travers les sarcophages d'Antigny (Vienne) et notamment le n° 46, son propre style (James 1977, p. 83) ⁽⁶⁾. En 1989, M.-T. Camus, dans une notice sur ce couvercle, propose de le dater du VI^e ou du VII^e siècle (Camus 1989). Dans le cadre d'un travail universitaire, nous l'avons rattaché au groupe "des couvercles de sarcophages à décor végétal et symbolique du Poitou" (Flammin 1993) ⁽⁷⁾.

Seule la moitié supérieure du couvercle est conservée ⁽⁸⁾. Il possède le schéma typiquement poitevin à bandes transversales, utilisé comme "charpente" au décor. Les bandes divisent la surface en panneaux ornés d'un motif ou d'une composition propre.

Sur la bande de tête se trouve une inscription incomplète de sept lignes, seule la dernière est entièrement lisible : "SEPTIMO KLDS IVNI" (*Septimo kalendas ivni*), c'est-à-dire "7^e (jour) avant les calendes de juin" ce qui correspond, dans le calendrier romain, au 26 mai (Roy 1989) ⁽⁹⁾. Deux graffiti ont également été gravés : le premier "DUMU" se trouve entre la sixième et la septième ligne de l'inscription et le second "DURAT" sur l'aile de l'oiseau décrit plus loin.

La bande centrale de ce couvercle est occupée par la moitié supérieure d'un oiseau vu de face, déployant ses ailes. Sur la bande longitudinale se trouve un enroulement végétal, tandis que les deux autres panneaux sont décorés par un entrelacs et par deux oiseaux affrontés autour d'un vase ⁽¹⁰⁾.

Ce couvercle est le seul en Poitou à posséder également un décor sur la tranche ⁽¹¹⁾. Il consiste en des palmettes stylisées séparées par des fleurons.

Aucun autre couvercle en Poitou n'allie le schéma à bandes transversales à un décor aussi riche. Cette composition iconographique unique est malheureu-

sément incomplète. Il manque vraisemblablement la moitié inférieure du couvercle, ce qui équivaut – si l'on suppose, d'après ses proportions globales, qu'il y avait en tout trois traverses et le même nombre de panneaux que dans la partie supérieure – à la perte de quatre panneaux et donc à celle de la compréhension entière du décor de ce couvercle.

Ce couvercle offre, comme d'autres tombeaux mis au jour dans la nécropole d'Antigny, un décor végétal et symbolique, mais la figuration de l'oiseau aux ailes déployées est unique dans l'art funéraire mérovingien en Poitou. Le premier oiseau est probablement un aigle, déjà présent dans l'iconographie antique comme sur les sarcophages du cimetière de S. Alessandro sur la Via Nomentana vers 230-240 où l'image du mort est figurée dans un clipeus surmonté d'un aigle ⁽¹²⁾. Une stèle gallo-romaine de Saint-Maurice-les-Châteauneuf (Saône-et-Loire) offre le même thème (Martin 1960). Il sera également repris dans l'iconographie d'une stèle rhénane de Gondorf en Allemagne (conservée au Rheinisches Landesmuseum de Bonn), datée de 600 ⁽¹³⁾, ou dans celle d'une stèle franque conservée au Rheinisches Landesmuseum de Trèves ⁽¹⁴⁾. Sur les stèles coptes également, comme celle dite d'Apollinaris Magna provenant d'Edfu et conservée au British Museum à Londres, un aigle aux ailes éployées est vu de face (fig. 145) ⁽¹⁵⁾. Il est associé à un cartouche comme sur notre couvercle. À n'en pas douter, il s'agit, dans toutes ces représentations, de l'aigle psychopompe, celui qui accompagne les âmes au ciel. Dans l'iconographie chrétienne, l'aigle incarne l'espérance du chrétien en la Résurrection. L'aigle du couvercle n° 53 de Béruges apporte donc la promesse de la Résurrection et de l'accès pour le défunt à la Vie Éternelle.



Fig. 145 – Stèle copte d'Edfu Apollinaris Magna (Égypte). Londres, British Museum (d'après L. Wehrhahn-Stauch 1967).

La seconde figuration, qui met en scène deux oiseaux de part et d'autre d'un vase, constitue un thème éminemment classique. Il était très répandu dans l'Antiquité romaine et l'art chrétien, qui en l'adoptant, lui a donné un sens eucharistique. De nombreuses représentations à l'époque paléochrétienne figurent deux oiseaux affrontés autour d'un calice, s'y désaltérant ou y picorant des fruits, symboles marquant l'idée du rafraîchissement dont jouissent les âmes au ciel. Sur le couvercle n° 53, les deux oiseaux encadrent plus précisément un calice tréflé surmonté d'un cercle percé de petits trous, qui pourrait être identifié comme un pain eucharistique ⁽¹⁶⁾. Dans de nombreuses représentations chrétiennes, les oiseaux qui picorent le pain sont plutôt des paons ⁽¹⁷⁾. Mais nos oiseaux ne portent pas sur la tête la huppe, qui permet d'identifier cet animal. Il s'agit plutôt de deux colombes rappelant le dogme essentiel de l'eucharistie. Elles sont les images des fidèles qui, en goûtant le pain eucharistique et en puisant au calice de vie (*calix vitae*), s'assurent la vie éternelle. Ainsi se trouve confirmée la Résurrection annoncée par l'aigle sur ce même sarcophage.

Le couvercle de Béruges n'est pas le seul à posséder une inscription, même si elles restent rares dans les nécropoles poitevines à l'époque mérovingienne. Le cimetière d'Antigny en a livré le plus grand nombre, d'autres proviennent de Savigné, de Ligugé dans la Vienne, de Rom, d'Échiré dans les Deux-Sèvres ou encore de Saintes en Charente-Maritime ⁽¹⁸⁾. Ces inscriptions sont, dans une grande majorité, placées à la tête du couvercle. Comme sur le couvercle de Béruges, un cartouche peut les circonscire. Les formules du texte gravé sont variées. Le nom de la personne ensevelie peut y être mentionné ⁽¹⁹⁾. La date du décès est parfois, comme à Béruges, indiquée ⁽²⁰⁾.

Un second sarcophage orné a été découvert à Béruges, à l'occasion des travaux effectués en 1996 sur la place de l'église (fig. 146) (Prysmicki 1996). La cuve, conservée en plusieurs fragments, offre un évidement céphalique d'environ 2 cm d'épaisseur et des sillons fins laissés par une pointe. Le couvercle, scindé en deux parties par une cassure oblique, est légèrement amputé dans l'angle supérieur droit tandis que l'angle inférieur gauche a été tronqué dès son extraction (en carrière).



Toujours placé sur la face externe du couvercle, le décor est profondément délimité par un trait gravé alors que l'intérieur des motifs est exécuté dans un relief semi-méplat. Les zones cernant le décor, comme la partie basse du couvercle restée vierge, correspondent au plan de l'épannelage. Un liseré vierge, puis une bordure respectivement de 0,5/4 cm et 10 cm de large délimitent le pourtour du couvercle. La bordure est ornée d'une alternance de triangles constitués de cinq traits parallèles obliques, décroissants et gravés. Au pied, le décor de cette bordure est plus grossier et à la suite de triangles se substituent des formes plus ou moins carrées ou losangiques alignées et gravées. Une grande rosace, inscrite dans un fin médaillon, occupe pleinement la partie supérieure. Elle compte six grands rais ou pétales avec des interstices triangulaires recoupés verticalement en deux parties égales. Juste sous cette rosace, se trouve une croix dont les bras évasés rectilignement sont divisés en deux compartiments symétriques. Un anneau occupe l'intersection des branches de cette croix montée sur une petite hampe.

Les motifs ornant ce couvercle sont déjà connus. La même bordure a été sculptée sur le couvercle n° 67 de Poitiers conservé au musée Sainte-Croix (fig. 147) ⁽²¹⁾. Une croix identique orne deux autres couvercles poitevins, le n° 98 (fig. 148) et le n° 68 (fig. 149) ⁽²²⁾, mais aussi un fragment de couvercle découvert à Chiré-en-Montreuil (Vienne) (fig. 150) ⁽²³⁾. Le premier se trouve au musée lapidaire de la Société des Antiquaires de l'Ouest au baptistère Saint-Jean de

Fig. 146 – Couvercle de sarcophage de Béruges. Béruges (Vienne), musée archéologique (Cliché : A. Flammin).



Fig. 147 – Couvercle de sarcophage n° 67 du cimetière Saint-Lazare de Poitiers. Poitiers, musée Sainte-Croix (Cliché : C. Vignaud, Musées de la ville de Poitiers).



Fig. 148 – Couvercle de sarcophage n° 98 de la rue des Carolus à Poitiers. Poitiers, musée lapidaire du baptistère Saint-Jean (Cliché : P. Ernaux).



Fig. 149 – Couvercle de sarcophage n° 68 du cimetière Sainte-Catherine à Poitiers. Poitiers, musée Sainte-Croix. (Cliché : C. Vignaud, Musées de la ville de Poitiers).

Poitiers, le second au musée Sainte-Croix et le dernier dans une collection privée. Une rosace très proche de celle du couvercle de Béruges occupe la partie supérieure des couvercles de Chiré-en-Montreuil (fig. 150) et de Poitiers (le n° 98) (fig. 148). Dans ces derniers exemples, seul le nombre des rais (ou pétales) de la rosace varie : on en compte six à Béruges, sept à Chiré et quatre pour le n° 98.



Ces comparaisons permettent de rattacher le sarcophage de Béruges à un groupe produit probablement dans un même atelier localisé à Poitiers ou à proximité. Ce groupe est caractérisé par un décor de croix panneautées sur hampe, de rosaces et de motifs géométriques. Ils sont compris dans un espace trapézoïdal (compartimenté dans les trois exemples poitevins) qui est cerné par une bordure et un liseré. Le décor est toujours exécuté dans un relief semi-méplat.

La rosace et la croix du couvercle de Béruges sont deux motifs privilégiés du répertoire iconographique mérovingien. P. Reuteswärd, qui a étudié le premier, en a démontré la valeur cosmique et solaire héritée des temps païens où la rosace mais aussi la roue reflétaient l'espérance en une existence cosmique de l'âme. À ce titre, elles étaient très fréquemment sculptées sur les stèles romaines ⁽²⁴⁾. Ces motifs ont été assimilés dans la religion chrétienne. La grande rosace est alors devenue un vaste symbole de l'aspect cosmique du Christ. "Le Christ c'est aussi le soleil" disaient les Pères de l'Église. Il est en effet appelé "le soleil de justice" (Matthieu 4, 2) ou "le soleil levant qui vient d'en haut" (Luc 1, 78). Sur un sarcophage au musée des Augustins à Toulouse, daté entre le Ve et la fin du VIe siècle, la rosace est placée là où l'on trouve habituellement le chrisme (symbole du Christ), ce qui démontre clairement son assimilation au Sauveur (fig. 151) ⁽²⁵⁾.

Fig. 150 – Couvercle de sarcophage de Chiré-en-Montreuil (Vienne). Chiré-en-Montreuil, collection particulière (Cliché : A. Flammin).



Fig. 151 – Sarcophage de Toulouse. Toulouse, musée des Augustins (Cliché : A. Flammin).

Sa place, juste au-dessus de la croix, n'est pas due au hasard. Au haut Moyen Âge, dans l'art funéraire, un choix identique a présidé à la disposition des éléments du décor sur le couvercle n° 46 d'Antigny dans la Vienne (VIIe siècle) (fig. 152) et aussi sur celui de Boéthius (évêque de Carpentras et Venasque, mort en 604) conservé dans la chapelle Notre-Dame de Vic à Venasque (Vaucluse) (fig. 153)⁽²⁶⁾. En dehors de la Gaule, l'art des Pays Rhénans ainsi que l'art copte ont produit des stèles qui montrent une combinaison analogue, comme par exemple celle d'Edfu (fig. 154)⁽²⁷⁾. Le choix des motifs pour la réalisation du décor du couvercle de Béruges s'insère donc dans une pratique commune au haut Moyen Âge où le langage des symboles prévaut.

Mais cette composition iconographique associant la rosace et la croix n'est pas une création de l'art mérovingien. Sa compréhension passe obligatoire-

Fig. 152 – Couverture de sarcophage n° 46 d'Antigny (Vienne). Poitiers, musée lapidaire du baptistère Saint-Jean (Cliché : A. Flammin).



Fig. 153 – Couvercle de sarcophage de l'évêque Boéthius. Venasque (Vaucluse), chapelle Notre-Dame de Vic (Cliché : A. Flammin).



Fig. 154 – Stèle copte d'Edfu n° 1526 (Égypte). Londres, British Museum (Dessin : A. Flammin).

ment par l'étude des sarcophages appartenant à la période constantinienne car c'est à cette époque que se forment les premiers types de l'iconographie chrétienne officialisée. L'art de l'époque constantinienne constitue une référence fondamentale pour appréhender les thématiques de l'iconographie du haut Moyen Âge et notamment celles des décors des sarcophages mérovingiens.

Les sarcophages tardo-antiques, dits de la Passion, comme sur le n° 171 du musée Pio Cristiano du Vatican à Rome (fig. 155)⁽²⁸⁾, nous offrent des représentations proches du *labarum*, la bannière dont l'empereur Constantin Ier dota son armée à la suite d'une vision et à la veille d'une bataille qu'il remporta contre Maxence. Cette victoire est l'événement qui fut à l'origine de la reconnaissance du christianisme comme religion licite. Le décor de ce sarcophage comprend les éléments suivants : la croix surmontée du monogramme du Christ constantinien (abréviation de son nom grec), à l'intérieur d'une couronne de laurier pour exprimer la victoire remportée par le

Christ sur la mort puisqu'il a ressuscité⁽²⁹⁾. Le Christ est donc triomphateur de la mort, au-dessus de la croix⁽³⁰⁾. L'iconographie de ces sarcophages romains reflète la tendance générale de l'iconographie du Christ dans l'Antiquité tardive. À cette époque, le christianisme est la religion du triomphe, celui de Constantin victorieux par l'adoption sur sa bannière du signe révélé, et celui du Christ ressuscité. Il s'exprime alors en empruntant le vocabulaire de l'imagerie impériale comme l'illustre l'emploi du *labarum*, tiré du répertoire militaire.

Après la victoire de Constantin et la tolérance religieuse à l'égard des Chrétiens, des centres de production de sarcophages, dits de la Passion, se développent à Rome et dans la Gaule méridionale. En Gaule, et notamment dans les ateliers d'Arles, les œuvres romaines seront d'abord importées, puis copiées. Ensuite, ces ateliers élaboreront leur propre production, toujours caractérisée par le respect des modèles romains⁽³¹⁾.



Fig. 155 – Sarcophage n° 171. Rome (Italie), musée Pio Cristiano du Vatican (Cliché : A. Flammin).

De la dernière période de vitalité de cette production, il est utile de mentionner le sarcophage romain daté du début du Ve siècle et conservé dans le cloître de l'église des Quatre Saints Couronnés à Rome (fig. 156). Au centre de la cuve, est campée une croix aux bras pattés soutenant un christogramme dans une couronne (32). Il semble porter plus en avant l'évolution de la scène de l'Anastasis à travers sa simplification et sa réduction à deux symboles encore plus nus. Le motif est réduit à sa forme essentielle ce qui suppose que sa symbolique peut se comprendre même dans cette formulation réduite. La composition du couvercle de Béruges en est très proche et semble perpétuer des schémas anciens issus de l'iconographie des premiers siècles chrétiens.

Si des sarcophages romains, dits de la Passion, sont également produits dans le sud de la France, ils ont donc pu être connus des artistes poitevins du haut Moyen Âge. Comme d'autres types de sarcophages

paléochrétiens toujours conservés à Poitiers (nous pensons au sarcophage fragmentaire dit de Gilbert de la Porée, offrant une scène de l'Adoratio Crucis et daté du IVe siècle (33)), ils ont peut-être été aussi importés dans notre région.

Mais, à la place du monogramme inscrit dans une couronne de laurier qui évoque l'aspect victorieux de la mort du Christ, l'artiste a sculpté une rosace. Cette substitution avait déjà été relevée sur le sarcophage de Toulouse (fig. 151). Les six pétales de la rosace évoquent les six parties du monogramme composé des deux lettres grecques X et I. La rosace du couvercle de Béruges constitue ainsi un emblème du Christ, mais elle souligne, ici, plutôt la dimension cosmique de son œuvre et le pouvoir cosmique émanant de la croix placée juste au-dessous. Nous pointons peut-être ici la différence avec l'iconographie des sarcophages tarso-antiques. Si, sur ces derniers, l'accent était en effet mis sur l'idée de



Fig. 156 – Sarcophage. Rome (Italie), église des Quatre Saints Couronnés, cloître (Cliché : A. Flammin).

victoire du Christ, sur le couvercle de Béruges le commanditaire du décor semble vouloir insister désormais davantage sur la dimension cosmique de l'œuvre du Christ.

Enfin, la croix de ce couvercle présente également une longue hampe rappelant ainsi les croix processionnelles qui répondent à une fonction liturgique précise. Fixées sur un chancel ou à proximité de l'autel, elles étaient portées lors de processions. Le peuple de Dieu était alors précédé de cette croix, tel un étendard victorieux.

Ces deux couvercles s'insèrent parfaitement dans la production des sarcophages poitevins. Ils appartiennent à des groupes de tombeaux déjà connus à Poitiers et dans sa région, qui semblent poursuivre, à l'époque mérovingienne, la tradition antique des sarcophages ornés. Leur découverte démontre qu'un même atelier de production pouvait à la fois alimenter plusieurs nécropoles. L'origine copte du sculpteur du premier couvercle, proposée par E. James, est peu vraisemblable. Il faut rappeler que, dans le choix des thèmes, c'est plutôt l'intention du commanditaire qui prévaut au haut Moyen Âge et non celle des sculpteurs. Enfin, leur présence pourrait démontrer l'existence de personnages importants qui choisissent d'être inhumés à Béruges dans des sarcophages à l'iconographie plus recherchée. Ils soulignent ainsi l'importance que pouvait revêtir ce site à l'époque mérovingienne.

Anne Flammin

(1) Le rapport non publié que le général Martineau, érudit bérugeois dans les années 1860 à 1875, a rédigé sur les découvertes archéologiques de Béruges à la fin du XIXe siècle se trouve à la bibliothèque municipale de Poitiers : il s'agit du Manuscrit mn. 547 ; Chabanne 1990.

(2) Sur la délimitation géographique de cette production : James 1977, p. 89. Pour Nantes, on consultera : Durville 1923. La crypte de l'abbaye de Saint-Louand, près de Chinon, en renferme quelques exemplaires. Le cimetière de Saint-Martin de Tours en a livré plusieurs : Pietri 1996, p. 109.

(3) Louis (R.), Delahaye (G.-R.), *Le sarcophage mérovingien considéré sous ses aspects économiques et sociaux*. Actes du 105e Congrès National des Sociétés Savantes, Caen, 1980, Paris 1983, p. 278-279.

(4) De La Croix (C.), Cimetières et sarcophages mérovingiens en Poitou, *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, 1886, p. 274.

(5) De La Croix (C.), Cimetières et sarcophages mérovingiens en Poitou, *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, 1886, p. 274-276.

(6) L'œuvre sur laquelle il s'appuie pour indiquer la parenté très étroite entre ces pièces et celles de l'art copte est la stèle d'Edfu, Apollinaris Magna, conservée au British Museum de Londres.

(7) Les résultats de cette étude ont été en partie publiés dans un article en collaboration avec M. Coppola où ce groupe porte le n° VII : Coppola, Flammin 1994.

(8) Ce couvercle mesure 1,07 m de long, 0,63 m de large à la tête et 0,50 m au niveau de la cassure inférieure. Son épaisseur est égale à 0,16 m.

(9) E. Le Blant place l'inscription de Béruges au VIIe siècle : Le Blant 1892.

(10) Remarquons que leurs becs se rejoignent sous un disque perforé.

(11) Selon C. de La Croix, le décor végétal placé sur un côté de la tranche du couvercle indique, selon lui, qu'il était placé sous un arcosolium. De La Croix (C.), Cimetières et sarcophages mérovingiens en Poitou, *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, 1886, p. 274-276.

(12) Bovini (G.), *I sarcofagi paleocristiani*. Vatican 1949, fig. 99.

(13) Wehrhahn-Stauch (L.), Aquila-Resurrectio, *Zeitschrift des Deutschen Vereins für Kunstwissenschaft* XXI, 1967, p. 116.

(14) Böhner (K.), *Die Fränkischen Altertümer des Trierer Landes*, I, Berlin 1958, pl. 73, n° 3a.

(15) E. James est le premier à proposer ce rapprochement avec cette stèle copte : James 1977, p. 81 ; Wehrhahn-Stauch (L.), Aquila-Resurrectio, *Zeitschrift des Deutschen Vereins für Kunstwissenschaft* XXI, 1967, p. 116-117.

(16) Le pain fut en effet un aliment estampillé. On connaît au VI^e siècle des pains en terre cuite provenant d'Égypte qui, comme celui de ce couvercle, sont décorés de petits trous et même d'une croix en forme de motif quadrifolié : Galivaris (G.), *Bread and the Liturgy. The Symbolism of Early Christian and Byzantine Bread Stamps*. Londres 1970, p. 38. De plus, ce pain figure la nourriture de l'âme comme l'indique : Lesetre (H.), "Pain", *Dictionnaire de la Bible*. Éd. F. Vigouroux, IV, Paris 1908, col. 1959.

(17) Par exemple, sur une pierre du II^e ou du III^e siècle trouvée dans le cimetière de Saint-Prétextat à Rome et conservée au musée Pio Cristiano du Vatican. L'orifice du vase est surmonté d'un pain en couronne, les *coronae consecratae* en usage pour l'eucharistie : Vloberg (M.), *L'Eucharistie dans l'Art*. Paris 1946, p. 23.

(18) Sur ces inscriptions : Flammin (A.), *La sculpture du VI^e au Xe siècles entre Loire et Gironde*. Thèse de Doctorat d'histoire de l'art, Université de Poitiers, 1999, I, p. 69-73.

(19) Dans un article, Madeleine Braekman met l'accent sur l'importance et la valeur du nom marqué sur une sépulture. La tombe est ainsi "individualisée, sortie du commun des tombes anépigraphes par le nom qui y figure". Elle ajoute que, dans l'Ancien Testament, la perte du nom est déjà assimilée à la mort. Elle cite le Psaume suivant : "Quando morietur et peribit nomen eius ?" (Psaume 61, 6). Cette préoccupation perdure, selon elle, jusqu'au Moyen Âge, illustrée par l'inscription du fondateur de Fontgombault, Pierre de l'Étoile, "Petrus eram dictus nunc sum sine nomine pulvis". Ce nom est aussi celui du baptême. Elle poursuit en notant que "le nom permet de rappeler au prêtre responsable de la célébration de l'anniversaire le lieu exact de la tombe, de manière à éviter les confusions toujours possibles, au cas où un service serait assuré au lieu même de la sépulture". La présence d'un écrit force "le respect aux survivants à une époque où les violations de sépultures sont fréquentes". Braekman (M.), *Croyances et cultes funéraires dans les épitaphes du Poitou et des pays charentais*, *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 4e s., t. XVI, 4e trim. 1982, p. 622.

(20) Une inscription du cimetière Saint-Vivien de Saintes et peut-être sur le couvercle n° 66 d'Antigny comportent aussi ce type d'information : Flammin 1999, I, p. 71, fig. 297 et fig. 48.

(21) Selon M. de Caumont : "il provient de la Porte de Paris et a été trouvé quand on a fait le chemin de fer près de l'ancien prieuré Saint-Lazare". De Caumont (M.), *Rapport verbal sur une excursion archéologique en Poitou et sur d'autres inspections faites dans le cours de l'année 1857*, *Bulletin Monumental* 24, 1858, p. 7. Sa découverte eut lieu en 1853 d'après : Chauvet (G.), *Communications*. Séance du jeudi 20 novembre 1913, *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 3e s., t. VII, 4e trim. 1913, p. 88. Voir aussi Salin (E.), *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire*, II. Paris 1952, p. 171-173.

(22) Le couvercle n° 68 fut mis au jour en nivelant le sol du lieu dit "Les Catherines", près de l'ancien couvent de la Selle, à la caserne d'infanterie de Poitiers. Cette découverte, faite en 1831, est racontée par l'abbé

Gibault dans : *Communications à la séance du 2 février 1831*, *Bulletin de la Société d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts* 33, 1831, p. 195. Il note la présence d'"une bague en verre très petite avec un chaton en argent ainsi qu'une gourde de pèlerin". M. De Caumont donne un dessin de ce dernier objet dans : "Rapport verbal...", p. 8. Voir aussi : *Catalogue du musée, Mémoire de la Société des Antiquaires de l'Ouest* X, 1843, p. 39-40. Alfred Richard précise également que ce sarcophage se trouvait "au-dessus et en dehors de l'enceinte gallo-romaine" : *Communications*. Séance du jeudi 20 novembre 1913, *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 3e s., t. III, 4e trim. 1913, p. 89. Enfin : Bourgeois (L.), *Du rempart au Bas-Empire au couvent Sainte-Catherine. Bilan de l'opération de fouille préventive réalisée au siège régional de l'INSEE à Poitiers (septembre-octobre 1994)*. Poitiers S.R.A. Poitou-Charentes, 1994, p. 28.

Sur le couvercle n° 98, on pourra se reporter aux articles suivants. Chauvet (G.), *Communications*. Séance du jeudi 20 novembre 1913, *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 3e s., t. III, 4e trim. 1913, p. 88 : "G. Chauvet dit que sur sa demande M. Millet, propriétaire d'un terrain sur l'emplacement de l'ancienne abbaye Sainte-Croix, a eu la gracieuseté de donner à la Société des Antiquaires de l'Ouest un beau couvercle de sarcophage barbare trouvé dans son jardin, rue des Carolus à quelques mètres à l'ouest du laurier dit de Sainte-Radegonde".

(23) Le couvercle de Chiré-en-Montreuil a été mis au jour il y a une vingtaine d'années, la face décorée contre le sol dans le dallage de la cure que l'on démolissait près de l'église. Il est actuellement conservé chez un particulier. Nous adressons nos remerciements à M. et Mme Bertin pour avoir porté à notre connaissance cette pièce sculptée.

(24) Voir Reuteswärd (P.), *The Forgotten Symbols of God*, *Konsthistorisk Tidskrift* LI, 1982, p. 103-125.

(25) P. Reuteswärd cite un autre sarcophage de Narbonne où la rosace s'est également substituée au chrisme. Ce sarcophage est conservé au musée du Louvre à Paris. Reuteswärd (P.), *The Forgotten Symbols of God*, *Konsthistorisk Tidskrift* LI, p. 105. Le chrisme exprime le nom du Christ, orthographié en grec, par la contraction des deux premières lettres (*chi et rho*).

(26) Sur le couvercle d'Antigny : Flammin 1992. Et sur celui de Boéthius : Hubert (J.), *L'art préroman*. Chartres 1974, p. 154-155, pl. XXXIII, fig. h.

(27) Reuteswärd (P.), *The Forgotten Symbols of God*, *Konsthistorisk Tidskrift*, LI, p. 105. Cette stèle copte n° 1526 est conservée au British Museum de Londres.

(28) Le nom de *labarum* désigne la bannière dont l'empereur Constantin I^{er} dota son armée à la suite d'une vision et à la veille d'une bataille contre Maxence qu'il remporta. Cette victoire est l'événement qui fut à l'origine de la reconnaissance du christianisme comme religion licite. Sur le sarcophage n° 171 : Deichmann (F.W.), Bovini (G.), Brandenburg (H.), *Repertorium der christlich-antiken Sarkophage, Rom und Ostia*. Wiesbaden 1967, I, p. 48-49 ; II, taf. 16, 49.

(29) Cette couronne de laurier est héritée de l'usage antique où elle était offerte en signe de victoire aux athlètes.

(30) Dans ce signe (le *labarum*) est implicite le concept du christianisme persécuté et triomphant ainsi que l'allusion à l'Anastasis (c'est-à-dire la Résurrection). Selon A. Saggiorato : "quand on doit traduire en forme réelle la Passion du Christ, la mort du Fils de Dieu et sa Résurrection, l'unique solution offerte est celle de la représentation symbolique, une expression abstraite d'une vérité dogmatique". Saggiorato (A.), *I sarcofagi paleocristiani con scene di passione*. Bologne 1968, p. 88.

(31) Saggiorato (A.), *I sarcofagi paleocristiani con scene di passione*. Bologne 1968, p. 6-7.

(32) Testini (P.), Il sarcofago del Tuscolo Ora in S. Maria in Vivavio a Frascati, *Rivista di Archeologia cristiana* LII, 1-2, 1976, p. 91, fig. 15.

(33) Sur ce sarcophage : Wilpert (J.), *I sarcofagi cristiani antichi*. Rome 1929-1936, 2, p. 323, fig. CXXXXVIII, 1 ; A. Saggiorato date ce sarcophage des environs de 340 : Saggiorato (A.), *I sarcofagi paleocristiani con scene di passione*. Bologne 1968, p. 17-19. G. Wilpert propose une reconstitution du décor de ce sarcophage à partir des éléments conservés qui sera modifiée ensuite par M. Sotomayor : Sotomayor (M.), Notes pour servir à la reconstitution de deux sarcophages paléochrétiens des musées de Poitiers, *Dibutade* 7, 1960, p. 1-10, pl. IV ; Rérolle (M.), Poitiers (Musée de la ville de Poitiers et de la Société des Antiquaires de l'Ouest, don Pestre, curé de Saint-Hilaire, 1829). In : *Romains et barbares entre Loire et Gironde - IVe - Xe siècles*. 1989, p. 84-86, notice 81.